

Georges Dyens Holosculpteur du spirituel dans l'art

Marie Delagrave

Volume 40, Number 164, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53347ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delagrave, M. (1996). Georges Dyens : holosculpteur du spirituel dans l'art. *Vie des arts*, 40(164), 16–17.

GEORGES DYENS

HOLOSCULPTEUR DU SPIRITUEL DANS L'ART

HOLOGRAPHIE

Procédé d'encodage au laser permettant d'obtenir une représentation tridimensionnelle dans l'espace. L'invention de l'holographie par Denis Gabor date de 1948. Ce n'est pourtant qu'au début des années 80 que des artistes commenceront à sérieusement s'intéresser à cette technologie à des fins de création.

Vue partielle de *Vertigo Terrae: paysages virtuels* (1994-95). Une partie de l'installation fait partie d'une exposition de huit holographes majeurs, préparée par le Art Museum of Mississippi et présentée, entre 1995 et 1997, dans 10 musées d'États américains.

(Photo: Guy L'Heureux)

Marie Delagrave

Georges Dyens est l'un des tout premiers pionniers de l'holographie d'art au Québec. Le Musée du Québec lui a consacré une exposition (8 novembre 1995 - 14 janvier 1996) à son œuvre intitulée *Vertigo Terrae: Paysages virtuels,*

préalablement présentée au Mississippi Museum of Art (Jackson, États-Unis) et à la Art+Com Gallery (Paris). Un fragment était par ailleurs exposé à Montréal, en septembre 1995, à l'occasion du 6^e symposium ISEA.





Georges Dyens et Martin Pelletier (électronicien)

«Des projets, j'en ai jusqu'à 143 ans et six mois!» dit l'artiste, qui avoue de plus en plus paniquer devant son âge (63 ans), tant il lui reste de choses à faire. Un projet parmi d'autres: la préparation, pour 1997, au Futuroscope («La Mecque de l'image à Paris», dit-il, avec son million de visiteurs par an), d'une exposition d'holographie, qui réunira des artistes canadiens et américains.

«Missionnaire», c'est ainsi que Georges Dyens se qualifie lui-même. Au moins est-il ravi de sortir du ghetto scientifique auquel il est habituellement confiné en raison des préjugés tenaces qui entourent l'outil holographique, préjugés nourris par des utilisations tape-à-l'œil ou strictement commerciales (autocollants, cartes de crédit...). «L'holographie est une technologie promise à un très grand avenir, assure Georges Dyens. Mais, il y a un os: c'est très coûteux à réaliser et ce n'est pas «friendly» (convivial) comme l'ordinateur. D'autre part, les «bébelleux» n'ont pas contribué à faire en sorte que l'holographie soit reconnue comme une forme d'expression artistique.»

Sculpteur de formation et professeur à l'UQAM, Georges Dyens découvre l'holographie en 1981, après qu'on lui eut fait remarquer la parenté de son travail – alors des modelages en cire et des pierres «flottant» à l'intérieur de cubes de plexiglass transparent – avec les effets visuels permis par cette technologie. Face à son premier hologramme en tant que simple spectateur, l'artiste a le coup de foudre. Au point que, deux semaines plus tard, il suit des cours à New York. Depuis, sa passion n'a pas failli, et il est le premier créateur au monde à avoir combiné holographie, sculpture et musique électroacoustique à l'intérieur d'une même œuvre.

LUMIÈRE ET MATIÈRE

L'artiste raconte à *Vie des arts*: «Lorsque j'ai voulu mélanger la sculpture à l'holographie, celle-ci était tellement lumineuse que je ne parvenais pas à la faire coexister avec la première. La solution qui s'est imposée à moi a été l'alternance, mais l'œuvre demeurait encore trop physique. J'ai eu alors l'idée de faire intervenir la musique, qui permet d'effacer les limites spatiales tout en ajoutant une nouvelle dimension: le temps.» Ses «holosculptures» sont notamment exposées à *Images du futur* à Montréal, dont le fameux *Big Bang* (1987). Cette installation est probablement

sa production la plus spectaculaire, dans la mesure où elle est dotée d'un cycle (de sept minutes) électroniquement programmé, et surtout clairement lié au spectacle, avec un début, une fin, et un contenu plutôt narratif. Avec *Vertigo Terrae* (durée: 7'30"), Georges Dyens innove encore, en introduisant pour la première fois la vidéo aux disciplines précitées.

Cette œuvre entièrement robotisée et interactive (il faut impérativement se déplacer pour voir apparaître les hologrammes) est constituée de deux parties. La première consiste en un film vidéo projeté sur le mur. Impressionnistes, les images floues ou précises, en plan lointain ou rapproché, lentes ou rapides, font un succinct inventaire des forces vives de notre planète. Les pierres (un motif récurrent chez Dyens), l'air, l'eau, la végétation et quelques êtres vivants s'y télescopent dans un tourbillon déstabilisant, sur une musique aux accents minimalistes, mi-sacrés. Simultanément, des éclairs lumineux révèlent la présence dans la salle d'une structure métallique à l'allure de vivarium, disposée en demi-cercle et contenant des pierres, ainsi que des hologrammes de petit format. Aussitôt le vidéo terminé, ces derniers, des paysages abstraits (plus précisément virtuels: ils n'ont pas été réalisés à partir d'objets), s'animent graduellement grâce à des projecteurs, tandis qu'un canon de fumée (au doux parfum de vanille!) crée, de façon sporadique, des effets lumineux plus éthérés.

Vertigo Terrae m'avait laissée plutôt neutre lors de la visite de presse organisée par le Musée du Québec. J'avais peine à me concentrer sur mes impressions, car des représentants des médias arrivaient en retard tandis que certains songeaient déjà à quitter les lieux pour leur prochaine assignation; d'autres laissaient transpirer leurs préjugés face aux nouvelles technologies. Ma deuxième visite, en un dimanche après-midi pourtant rébarbatif, s'est révélée autrement plus gratifiante. Seule la plupart du temps (une condition quasi essentielle, à mon avis), j'ai eu l'impression de pénétrer sinon dans une église du XXI^e siècle, du moins dans un lieu sacré, un sanctuaire «high tech» où l'âme est sollicitée autant que le corps. Enfin, j'ai pu ressentir le propos de Georges Dyens: une dévotion pour la

Vie sous toutes ses formes, et une inquiétude sourde quant à sa disparition annoncée. Une expérience de l'ordre du mystique.

LA PRÉCARITÉ/ PÉRENNITÉ DE LA VIE

D'origine juive, né en Tunisie et naturalisé Français, Dyens, établi au Québec depuis 1966, a été profondément marqué par des événements politiques et sociaux graves. Que l'ensemble de son œuvre puisse être perçu sous la loupe de l'écologie, parce qu'il y est souvent question de création ou de disparition du monde, n'est qu'une coïncidence. Car, il ne recherche nullement l'effet de «mode», il cherche plutôt à exprimer sa préoccupation à l'égard de la précarité et, paradoxalement, de la pérennité de la vie, fondée sur son expérience personnelle. «Je ne me sens pas tant en correspondance avec notre fin de millénaire qu'avec ce que j'ai vécu. Pour moi, l'art constitue l'expression de nous-mêmes. Je ne suis ni d'avant-garde, ni rétrograde, je suis Georges Dyens, c'est tout», analyse celui que les étiquettes rebutent.

«Ce n'est pas la technologie qui m'intéresse, mais de posséder des outils, comme la lumière, qui me permettent d'exprimer et de communiquer au maximum ce que j'ai envie de dire, poursuit l'holosculpteur. Dans mon travail, l'esprit et la matière sont respectivement représentés par l'holographie et le règne minéral. Pour moi, l'holographie est une lumière quasi mystique; c'est ce qui révèle. En contrepartie se trouve la matière, lourde de vie.»

Cet artiste-chercheur, qui sait s'entourer de précieux collaborateurs, est loin de s'asseoir sur les lauriers de la reconnaissance qui lui est accordée à travers le monde (dont le prestigieux Prix international de la Sherwater Foundation [États-Unis], en 1994). S'il croit (avec raison) que *Vertigo Terrae* est une œuvre plus intimiste et surtout plus mûre que les précédentes et que l'intégration de la technologie y soit meilleure, il demeure insatisfait. «Les hologrammes sont encore des rectangles de petites dimensions, regrette-t-il. Mais, c'est l'argent qui entre ici en ligne de compte.» Heureusement, Georges Dyens a pu profiter jusqu'à maintenant du soutien des institutions pour poursuivre sa recherche. □